

Jean-François Côté et Emmanuelle Tremblay (dir.), *Le Nouveau Récit des frontières dans les Amériques*, Coll. « Americana », Saint-Nicolas, Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 222 p.

Marie-Élaine Bourgeois

Volume 36, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081777ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081777ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourgeois, M.-É. (2006). Compte rendu de [Jean-François Côté et Emmanuelle Tremblay (dir.), *Le Nouveau Récit des frontières dans les Amériques*, Coll. « Americana », Saint-Nicolas, Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 222 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(1), 105–107.
<https://doi.org/10.7202/1081777ar>

discussion a eu tendance à déchirer les Canadiens plutôt qu'à créer des améliorations substantielles pour leurs conditions d'association. Il défend également que beaucoup peut être accompli sans recourir aux débats fondamentaux. À titre d'exemple, Russell souligne la création du territoire du Nunavut, l'Accord Nisga'a et d'autres négociations en cours sur l'auto-gouvernance, tel le Traité de la Colombie-Britannique (*BC Treaty Process*), pour démontrer que la dernière décennie a connu les premiers efforts pour l'établissement d'un « more consensual, less colonial relationship of the Canadian state with Aboriginal peoples » (p. 256). Cependant, le problème, avec la négociation de ces types d'accord avant de mener un dialogue sérieux sur le sujet des principes fondamentaux entre les peuples, est que ces accords reposent essentiellement sur la langue, les traditions juridiques et les présuppositions des peuples colonisateurs de la société canadienne. Taiaiake Alfred (2001) a fait référence à ces types d'accords en termes de « traités non-traités », en ce qu'ils tendent à prendre pour acquise la suprématie des habitudes juridiques d'un groupe, plutôt que de miser sur la négociation entre deux nations souveraines à l'intérieur d'un forum international. Comme le souligne Alfred :

En ne tenant pas compte, volontairement, des questions portant sur les principes fondamentaux sur lesquels le Canada fonde ses rapports avec les peuples autochtones, de même qu'en ne tenant pas compte des questions essentielles touchant au statut et aux droits des nations autochtones à l'extérieur du code de loi canadien tel qu'il a évolué, [ces processus] [...] renforcent davantage l'esprit colonial et la pratique coloniale, ainsi que tous les biais, les préjugés et les suppositions qui en découlent. (Alfred 2001 : 4)

Bien que Russell soit bien averti de l'importance de ce point d'analyse, la troisième édition de *Constitutional Odyssey* aurait tiré profit d'un engagement plus direct face à cette objection potentielle de la politique quotidienne de « normalité ».

Toutefois, tandis que Russell accueille un retour à la politique de normalité burkéienne, il serait injuste de conclure qu'il espère éviter indéfiniment une conversation concernant les principes fondamentaux de la société canadienne. Il est clair que Russell reconnaît que les standards démocratiques requièrent la participation des citoyens et il approuve les principes sous-entendus de tout

accord constitutionnel qui les gouverne. Le succès ou l'échec de ces négociations peut conduire au retour de la politique normale pour un certain temps, mais cela n'implique pas que les négociations sont complètes puisque la démocratie requiert également que tous les principes demeurent ouverts à de futures négociations et modifications. D'ailleurs, toute tentative de supprimer ces négociations peut éventuellement nourrir des ressentiments profonds et même provoquer de la violence qui ultimement et inévitablement ébranlera la politique normale. Selon cette interprétation, Russell pourrait donc accueillir le retour à la normalité de l'instant présent, en plus de reconnaître que les Canadiens seront éventuellement obligés de ré-ouvrir sans détour et publiquement les débats entourant les questions de diversité. En définitive, même si Russell semble juxtaposer les options lockéenne et burkéienne comme étant les deux seuls modes de constitutionnalisme, il serait plus productif de comprendre sa position comme offrant une troisième solution de rechange, plus profondément démocratique. Le constitutionnalisme serait alors conçu comme un voyage en cours, requérant périodiquement, entre les périodes de politiques dites normales, une délibération démocratique des citoyens d'un pays et de divers groupes. À quel moment ces discussions seront requises et quels événements les déclencheront, sont des questions qui pourront seulement trouver réponse dans une quatrième édition de ce livre. À cause de la frustration grandissante envers la « politique normale » et le désir d'une nouvelle génération de Québécois et de peuples autochtones d'établir une relation plus libre et démocratique avec le reste du Canada, nous pouvons espérer prochainement une quatrième édition de cet ouvrage. Pour l'instant, cette troisième édition offre un rappel opportun que l'odyssée constitutionnelle du Canada suit son cours.

Michael Simpson
Department of Social Science
University of Victoria
(Traduit par Alexandrine Boudreault-Fournier)

Ouvrages cités

ALFRED, Taiaiake, 2001 : *Deconstructing the British Columbia Treaty Process*. Document préparé pour l'Assemblée of First

Nations' Delgamuukw Implementation Committee, University of Victoria, British Columbia. <<http://www.taiaiake.com/~taiaiake/pdf/bctc.pdf>>

TULLY, James, 2000 : *The Unattained Yet Attainable Democracy*. Programme d'études sur le Québec, Université McGill, Montréal.



Le nouveau Récit des frontières dans les Amériques

Jean-François Côté et Emmanuelle Tremblay (dir.). Coll. « Américana », Saint-Nicolas, Presses de l'Université Laval, Québec, 2005, 222 p.

LE NOUVEAU Récit des frontières dans les Amériques, ouvrage codirigé par Jean-François Côté, professeur de sociologie à l'UQAM et spécialiste du roman de la nord-américanité, et Emmanuelle Tremblay, attire d'emblée l'attention du lecteur par l'introduction du qualificatif « nouveau » devant l'appellation « récit des frontières ». Ce qualificatif crée une opposition intéressante (entre ancien, ou autre et nouveau), que les auteurs expliquent par la mouvance, la transformation de l'écriture des frontières au cours des dernières années. Qu'est-ce exactement que l'écriture des frontières et de quoi résulte-t-elle ?

Occasionnées par la découverte de la sphère de l'autre et de la diversité intérieure, autant que par la mise en jeu de soi-même, ainsi que par les déplacements migratoires transnationaux, ces traversées complexifient les découpages identitaires dans les Amériques, en pénétrant, déplaçant et réinventant leurs frontières. (p. 2)

Réinventer un monde, trouver son identité et vivre sa réalité sont autant de désirs qui se situent à la base du voyage et qui motivent *de facto* le départ et la traversée. Comment la présente étude se propose-t-elle de rendre compte de la question des frontières, question qui évoque également la problématique du rapport à soi et à l'autre ? Plus spécifiquement, comment, dans certains récits

des Amériques – qu'ils soient étasuniens, mexicains, québécois, etc. –, les auteurs perçoivent-ils la nécessaire redéfinition (la traversée d'une frontière implique un exil certain) de leur identité, de leur culture? Les auteurs des dix textes que comporte cet ouvrage ouvrent des perspectives intéressantes qui confirment la pertinence du sujet.

Montrer de quelle manière certains auteurs autochtones des Amériques ressentent, disent et écrivent la traversée des frontières s'avère la visée principale de l'étude. Et, faut-il le préciser, le terme « frontière » figure ici dans son acception large, car il fait référence tant aux frontières spatiales, identitaires, culturelles et littéraires qu'aux frontières économiques et politiques. Par l'analyse des concepts d'altérité et d'identité, notamment, l'étude dresse un panorama éclairant des différentes formes que peut prendre la représentation des frontières, d'une part, et de ce qu'elle peut provoquer en guise d'interrogations, d'autre part.

Le premier chapitre, signé Jean-François Côté et intitulé « Le roman de la traversée des frontières chez les Chicanos et les Afro-Américains : quel cosmopolitisme au-delà du multiculturalisme? », soulève des questions intéressantes en regard des limites territoriales d'une culture. Des lieux « intranationaux » et « transnationaux » viennent se greffer au lieu « national » pour exposer la difficulté de se définir en tant que nation et culture dans un univers par trop vaste. Comment un territoire grugé par les États-Unis peut-il se concevoir comme nation – question que pose le roman *Klail City*, de Rolando Hinojosa? Où se situent ses limites, ses frontières? « [L]a communauté chicana, pour être reconnue comme culture [...], se construit pour elle-même des frontières. » (p. 25) Ici, l'enjeu consiste en la réappropriation d'un territoire exagérément métamorphosé par l'autre. Le deuxième roman étudié, *Flight to Canada*, d'Ishmael Reed, insiste sur le déplacement des États-Unis vers le Canada qui constitue un « lieu, au-delà des frontières, exempt d'esclavage ... » (p. 30). Mais ce déplacement d'un lieu aliénant vers l'inconnu – imaginé et de ce fait idéalisé – se révèle sans véritable intérêt : c'est que l'ailleurs apparaît comme un simple ici et que l'autre ne représente qu'un pendant du même. Or aucune découverte véritable n'advient, non plus d'ailleurs que de transformation chez le voyageur ayant osé traverser la frontière. Que comprendre de cette

situation? Serait-ce qu'au-delà du multiculturalisme, nul cosmopolitisme ne s'avère possible?

Emmanuelle Tremblay présente une étude de la consonance des frontières dans la formation de l'altérité dans le chapitre « De l'impossible pénétration au fantasme de la reconquête. Les métaphores de l'altérité Nord-Sud dans la fiction mexicaine ». Cette analyse met de l'avant la dimension transgressive très dichotomique (relation nord-sud) reliée à la traversée des frontières. La fiction mexicaine investiguée fait du déplacement de sa culture, de sa tradition vers un endroit plus moderne, une trahison envers ses racines. L'auteure insiste par ailleurs sur la vaine quête des personnages (basée sur la *mimesis*) et sur la double polarité de leur solitude. « [L]a traversée [...] pren[d] la forme d'une errance entre deux solitudes : l'une tournée vers un passé habité par la mort et la dépossession collective, l'autre projetée vers un futur du confort économique et de la réussite individuelle » (p. 46). Ici, la quête des protagonistes demeure sans issue et la rencontre avec l'autre ne parvient pas à remettre en cause l'identité du voyageur, de sorte que l'initiation inhérente à tout voyage n'a pas lieu. « En ce sens le contact culturel traduit une expérience de déculturation et d'acculturation, puis de réappropriation d'un espace symbolique propre, sans toutefois qu'il y ait célébration d'une phase de néoculturation » (p. 69). Dans les textes, jamais la traversée des frontières n'offre une ouverture à l'autre assez significative pour qu'il y ait altération de l'identité de l'aventurier.

Les trois chapitres suivants, écrits respectivement par Roland Walter, Isabelle Menier et Joubert Satyre traitent aussi de la question de l'identité façonnée par la traversée d'une frontière : identité formée dans le cadre d'une migration, identité subsumée par des frontières raciales, culturelles et économiques qui influencent la perception de l'autre et, enfin, la formation de l'identité dans un contexte de migration et d'immigration, de voyage et d'exil. Chacun révèle les aléas d'un déchirement dû à la double appartenance ou, comme l'explique Roland Walter dans « Littérature panaméricaine : la formation de l'identité dans des contextes transnationaux et transculturels », au fait de se trouver dans l'« entre-deux » :

Les frontières et les espaces de l'« entre-deux » constituent [...] le territoire en

fonction duquel les relations de pouvoir déterminent les diverses façons dont ceux qui traversent les frontières expriment leur identité en devenir, à travers à la fois un échange transculturel et un choc de valeurs et de significations – un processus qui transforme et/ou multiplie, mine, déconstruit et reconstruit ces frontières ainsi que les espaces de l'« entre-deux. » (p. 77)

Dans ces trois études, le rapport aux frontières tient en ce qu'il confronte à l'autre le voyageur, l'exilé et l'immigrant. Comme le précise Isabelle Menier (« *Swimming in the volcano* de Bob Shacochis : une souris blanche dans le labyrinthe caribéen »), « traverser les frontières, c'est également prendre conscience de l'image de soi à travers l'autre » (p. 96). En ce sens, la traversée convie le héros à un périple initiatique par le déplacement, certes, mais également à une aventure au sein de sa propre identité. Notion bien étudiée dans le cinquième chapitre, où Joubert Satyre (« Une poétique de l'errance en Amérique du Nord. *Passages* d'Émile Ollivier ou le voyage illusoire ») précise « qu'on s'emp[ort] avec soi où qu'on aille » (p. 122). Ainsi, qu'il soit choisi ou imposé, le voyage suppose de nombreuses implications, et souvent la traversée des frontières semble impossible, car l'ailleurs c'est encore l'ici : le personnage n'est jamais prêt à se départir de sa personnalité pour s'ouvrir à l'autre. Voilà qui soulève le questionnement sur le voyage lui-même. Ce dernier n'est-il en fin de compte qu'illusion?

Le sixième chapitre, rédigé par Simon Harel, « Les lieux-dits de la trahison. Un imaginaire frontalier », tend à inverser les pôles. Ici l'étude de l'œuvre d'Antonio D'Alfonso, présente une traversée des frontières qui devient non seulement possible, mais qui permet en outre d'éviter la perte de son identité, la dissolution de soi. Un texte qui étudie la difficulté vécue par l'émigrant et l'immigrant d'avoir à se reconstituer une identité, un chez-soi influencé par l'héritage parental, d'une part, et son nouveau pays, d'autre part. Difficile quête, il va sans dire, presque vaine, car comment composer avec le sentiment de trahison, de mélancolie et de folie soulevé par le choix de traverser la frontière?

Dans un septième chapitre, Jean Morency fait voyager le lecteur dans le temps. Davantage historique, « Du centre vers les marges : l'expérience des frontières dans le roman américain et québécois » dispense un vaste échantillonnage

– de Mark Twain à Gabrielle Roy, en passant par Hawthorne, Poe, Auster, Kérouac et Gérin-Lajoie – et explique la dominance du thème de la frontière dans notre littérature. Celui-ci prend alors son sens et l'on ne peut que convenir de son importance au sein de la quête identitaire, certes, mais aussi dans la mise en scène du voyage.

Le changement de territoire et la distanciation permettant l'individualisation se trouvent au centre du huitième chapitre, « La quête du territoire ou la nord-américanité de David Plante », écrit par Claudine Cyr. Ici, l'auteure met l'accent sur le dialogue entre les notions du soi, de l'autre et de l'altérité. La démonstration de la mouvance, de la nord-américanité (qui figure une culture hybride et non fixe ou « une représentation ou une image de soi en mouvance qui nourrit une réalité empirique n'existant que par sa dimension performative », p. 161-162), est à propos. La quête identitaire passe ici par la connaissance des ancêtres. Et s'impose une importante traversée des frontières; traversée éprouvante mais essentielle à la formation de l'identité : devenir étranger à soi-même et à son monde pour parvenir à se découvrir.

Hélène Destrempe transporte le lecteur au cœur d'un parcours historique, culturel et politique dans le chapitre « Pour une traversée des frontières coloniales : identité et transaméricanité dans les œuvres de Bernard Assinwi et Yves Sioui Durand ». D'entrée de jeu est précisée la provenance étymologique du terme « frontière » : lequel terme vient de « frons » (qui figure un front d'armée). L'auteure insiste sur le lieu de bataille, impliquant obligatoirement un rapport de force, car une frontière oppose toujours deux réalités. Ainsi ce neuvième chapitre mise sur le lien entre la mondialisation et la conservation de l'identité autochtone, et une importante distinction s'effectue entre l'hégémomisation culturelle et la reconnaissance d'une identité culturelle. Au dire de l'auteure, la notion même de « melting pot » contribue peu à préserver l'identité autochtone, d'où l'importance d'écrire pour se préserver.

Le dernier chapitre, « Y a-t-il des limites de la littérature ? La littérature contemporaine et le dessin paradoxal des frontières », écrit par Jean Bessière, présente une lecture d'Édouard Glissant. Insistant sur l'ambivalence et le paradoxe, Bessière décrit la frontière comme

« une manière d'exigence morale : celle de reconnaître le lieu de l'autre » (p. 213). Mais quel est-il, ce lieu de l'autre ? C'est là le paradoxe, car, selon l'auteur, l'autre est invisible. Et pour reconnaître l'autre, il faut identifier l'invisible, ce que les chercheurs se refusent à faire. Bessière répond à la question initiale en précisant que « les limites culturelles des littératures sont certaines; la littérature ne peut cependant les rendre opératoires, si elle ne reconnaît pas le sans nom; faute de cette reconnaissance, la littérature, y compris la littérature de l'hybridité, est un échec » (p. 219).

Cet ouvrage collectif propose, en définitive, des pistes intéressantes quant aux questions de l'identité et de l'altérité, rattachées et parfois imposées par la thématique de la frontière. Qu'elle soit culturelle, raciale, politique, économique ou même littéraire, la frontière occupe l'imaginaire de nombres d'auteurs, on le constate. Un ouvrage comme celui-ci permet une ouverture à la production littéraire d'entités culturelles moins connues et il en donne une tentative de compréhension plutôt éclairante. Cependant, le lecteur s'y serait mieux retrouvé si l'ouvrage avait été structuré par thématiques précises, de sorte qu'une nuance, une évolution, une différence entre les diverses façons d'écrire les frontières se manifestent.

Marie-Élaine Bourgeois
Département des lettres
et communications
Université de Sherbrooke



Citizen Indians. Native American Intellectuals, Race and Reform

Lucy Maddox. Cornell University Press, Ithaca, 2005, 205 p., ill., index.

EN 1893 SE TENAIT LA CHICAGO World Fair, événement qui avait comme principal objectif de célébrer et promouvoir les accomplissements culturels et scientifiques des États-Unis. Publicisée à souhait, l'exposition ne pouvait donc

qu'être grandiose, spectaculaire. et. Curieusement, ses organisateurs désiraient accorder une place notable aux Amérindiens dans la programmation des activités. Buffalo Bill fut donc invité à donner une série de représentations de son Wild West Show, représentations qui firent sensation auprès du public. Et si ce genre de spectacle devint de plus en plus populaire durant les années subséquentes, cela indigna plusieurs Amérindiens qui souhaitaient prendre part plus activement à la société au lieu d'être constamment associés au passé, au mythe du « Vanishing Indian ». Dans *Citizen Indians*, Lucy Maddox s'intéresse au discours de ces intellectuels amérindiens du début du xx^e siècle et, plus singulièrement, aux actions de la Society of American Indians (SAI).

Dans le premier chapitre, Maddox présente le tournant des années 1890 comme un virage important dans l'histoire des États-Unis. Le pays doit composer avec l'arrivée, annuellement, de plusieurs dizaines de milliers d'immigrants, avec pour conséquence l'accentuation d'un sentiment nationaliste chez les Américains natifs, les descendants des colons anglais. C'est l'époque où le recours aux appareils de toutes sortes, dont l'agitation du drapeau national, devient définitivement une réalité quotidienne aux États-Unis; il faut partager sa fierté d'être Américain. On récupéra même l'image de l'Amérindien des Plaines – non sans rappeler que celui-ci appartenait au passé – pour la cause nationaliste : « Because the costumed Indian fit so well into the stylized forms of historical representation for which pageantry was designed, the Indian became a thoroughly familiar figure in American pageantry of the period. » (p. 20) Lors de festivals régionaux organisés pour souligner différents anniversaires (4 juillet, Action de grâce, etc.), l'on exhibe des Amérindiens des Plaines, mais ceux-ci sont en fait incarnés par des Blancs. Toutefois, des organisateurs indépendants montent de véritables pièces de théâtre extérieures et vont recruter des Amérindiens dans les réserves des Plaines. Alors que la troupe de Buffalo Bill faisait presque cavalier seul depuis 1883, l'on dénombre plus d'une vingtaine de spectacles du genre en tournée à travers l'Amérique du Nord et l'Europe vers 1900. Ces spectacles sont ardemment dénoncés par les missionnaires, qui structurent de leur côté de modestes visites guidées de certaines écoles pour